



# POTERIE ET CÉRAMIQUE D'ART

## Jean-Pierre Devaud : terre et âme unies pour le meilleur et pour le pire...

«Tire la chevillette, et la bobinette cherra!» L'atelier s'ouvre devant moi, un peu comme dans un rêve d'enfant. Longue table couverte de terres, de poteries en élaboration; un tour, et puis deux fours. La lumière blanche de l'hiver plonge par la grande fenêtre. C'est ici que l'artiste travaille. Il a passé un tablier de peau, rallumé sa pipe. Ses mains pétrissent une boule d'argile, le tour mécanique ronronne, et en cinq minutes il a monté une cruche, galbée, élégante. On sent l'expérience.

— Jean-Pierre Devaud, pourquoi la poterie?

— Ah!... c'est une vieille histoire, parce que je ne m'en souviens même pas (Il rit). Non mais quand il a fallu choisir une profession... Je crois que c'était surtout à cause de mes dispositions. J'étais fait pour un métier artistique ou artisanal. Et il s'est trouvé que la poterie m'ouvrait des voies, des possibilités de travail intéressantes.

— Des possibilités spirituelles? Ou bien vous aviez l'occasion d'utiliser un atelier et au fil du temps...

— Non, c'était d'abord l'envie profonde de créer des choses. Mais à l'époque je ne savais pas encore trop quoi. La céramique a paru correspondre à ce que j'aspirais, alors j'ai commencé l'Ecole de Chavannes-Renens. A l'époque ça durait trois ans.

### GRÈS DE SOLITUDE

— Et vous vous êtes installé. Difficile?

— Pour s'installer eh bien... forcément, ça dépend de ses propres possibilités financières. Si on a la chance d'être né dans une bonne famille... En tout cas, le problème matériel n'est pas à négliger.

— Sur ce point, en Suisse, comment est-ce organisé?

— Voilà tout le problème de l'artisanat. On est artisan parce qu'on en a envie, pas parce que cela correspond à un besoin véritable de notre société. Je ne dis pas que ce n'est pas apprécié, mais c'est là la nuance. Si quelqu'un veut vraiment être artisan il faut qu'il s'impose lui-même, en tant qu'individu. Et cette position individuelle suppose pas mal de solitude, de difficulté. Enfin, d'après moi.

— Pourquoi avoir choisi Neuchâtel?  
— Il y avait un atelier à racheter. Il était tenu par un potier qui désirait cesser son activité. En 1963 je suis venu ici avec ma femme; à l'époque j'avais déjà une fille. Et puis on a commencé, péniblement.

— Vous avez tout de même participé à un certain nombre d'expositions internationales, reçu des médailles...

— J'ai fait surtout beaucoup d'expositions collectives, des concours internationaux. Ces manifestations groupent à peu près 600, 700 participants. Une sélection s'opère. Et quand on reçoit une distinction, moi je la prends comme un encouragement (rire).

— Sur le plan suisse? On n'a pas l'impression qu'il se passe grand chose.

— C'est vrai, à part quelques expositions organisées par la communauté de travail des céramistes suisses.

— Et à Neuchâtel en particulier?  
— C'est pareil; il y vit plusieurs artisans de qualité, qui organisent des expositions eux-mêmes... qui se débrouillent. Mais il n'y a pas de véritables organismes professionnels pour s'occuper de ces choses-là, comme dans les pays nordiques, ou au Brésil, etc...

— Pas de fonds de l'Etat, d'aide extérieure?

— Absolument pas, non.  
— Mais existe-t-il une poterie typiquement suisse?

— Oui, par exemple la poterie paysanne, avec les fameux plats bernois. Paysanne parce qu'autrefois les paysans en faisaient pendant l'hiver, peut-être au lieu de couper du bois. Et ça s'est perpétué. C'est d'ailleurs tout le problème du folklore; mais maintenant il y a un tel éclatement dans l'art...

— Pour vous, qu'est-ce que c'est, l'art? Ou si vous préférez, où s'arrête la poterie, où commence l'art?

— Je crois... je crois que l'art commence quand une chose est réussie. Il y a des objets humbles, très simples, d'une sobriété fantastique; humbles dans leur utilité, mais dont la façon les rend précieux. Parce que c'est juste, parce que c'est vrai, c'est beau. Un petit sucrier peut être extraordinaire... Sitôt qu'il y a lieu d'admirer, d'apprécier quelque chose, je crois que l'on peut parler d'art.

— En poterie plusieurs procédés sont utilisés, comme le coulage, ou le tournage; de même trouve-t-on différentes terres. Alors quelles sont vos méthodes?

— Pour commencer j'achète une terre qui est brute. Une terre rouge, poreuse. Elle vient directement de la carrière. Ensuite il faut la traiter, l'affiner, la filtrer. Bon, une fois ma terre préparée, en principe je pars du tour. Après coup, par des techniques de tournage j'arrive à obtenir des formes, qui ne sont pas forcément cylindriques.

— Est-ce qu'on sentirait aussi bien la patte de l'artiste, par le moulage?

— Le moulage? J'en fais très peu. Il faut faire attention; ça donne tout de suite un aspect un peu industriel. Là il y a un choix à faire. Pour un certain type d'objets, tasse à café, soucoupe, c'est normal d'y recourir. Mais disons que je préfère travailler avec des pièces uniques.

— Et la cuisson? Les glaçures?

— Il faut être prudent, très prudent. Programmer la température du four, la surveiller. Elle dépend des pièces à cuire, de leur importance, de leur façonnage... Quant aux glaçures, là aussi on a toute une série de techniques: le trempage, par

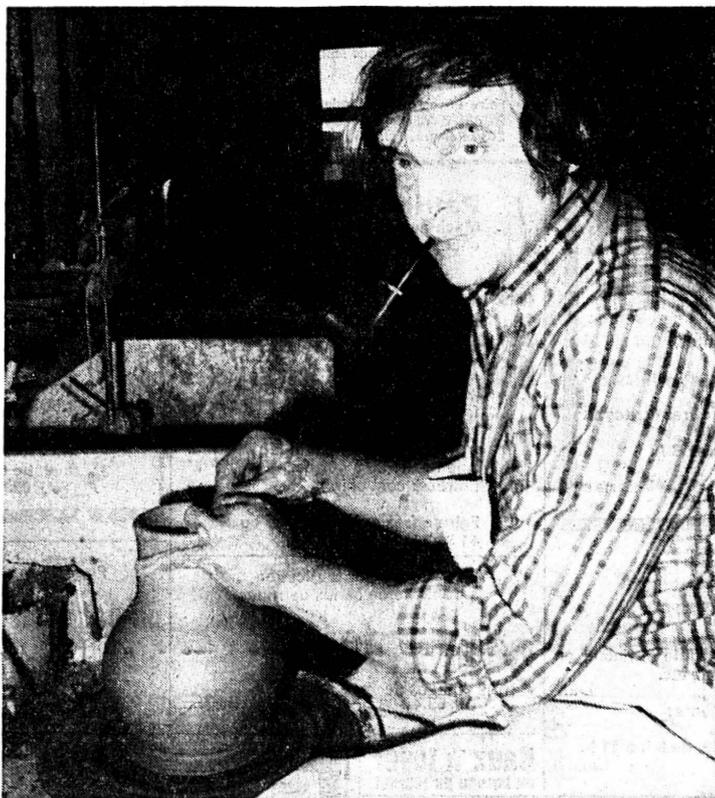
vaporisation, l'émaillage à la poche, etc.; tout joue selon les caractéristiques des émaux... et de la pièce, évidemment.

— Ça ne doit pas être aisé d'obtenir exactement une couleur, avec la cuisson?

— Ah oui, il faut toujours avoir une référence, c'est-à-dire une plaquette de matière cuite avec la teinte. Et on inter-  
prète.

Une interprétation qui va loin dans le sens artistique.

Couleur, forme et matière se marient entre ses mains; Jean-Pierre Devaud expose à la galerie Et Caetera, à Auvernier. Alors...  
José BESSARD



Mains sur argile, ou la naissance d'une cruche.

(Avipress Bessard)